

Patrick Barillot

De l'impuissance à l'impossible *

Selon le principe de notre séminaire, je vais intervenir à partir de questions qui ont été soulevées lors des précédentes soirées, spécialement celle où Élisabeth Leturgie interrogeait le réel après la passe ¹ et où Luis Izcovich se référait à trois dimensions de l'impossible telles que Lacan les formalise dans « L'étourdit », et aussi celle de la dernière fois.

Lors de notre dernière soirée, quelqu'un qui se disait ignorant en matière de doctrine sur la passe posait la question de son utilité : à quoi sert-elle, cette passe qui nous donne bien du fil à retordre ? Eh bien ! je lui répondrai que sa question a toute son importance et qu'il n'est pas le seul à se la poser. Personnellement, il m'a fallu du temps pour vraiment en comprendre la nécessité, je parle de nécessité du dispositif, au regard des exigences attendues d'une École qui forme des analystes. Un temps pour comprendre nécessité par le recul qu'impose l'expérience à la fois personnelle pour être entré dans le dispositif et ensuite institutionnelle comme membre des cartels de la passe.

Ne pas saisir l'enjeu de ce dispositif est d'ailleurs une position fréquente tant au niveau des analystes qu'au niveau des institutions où se regroupent les analystes lacaniens. Si on prend la situation actuelle des groupes analytiques lacaniens, quarante ans après que Lacan a lancé cette procédure, on se rend compte que ces derniers n'ont pas tous adopté ce dispositif. Aujourd'hui dans les grands groupes, nous trouvons l'EPFCL et l'ECF qui fonctionnent avec la passe. D'autres groupes plus petits essayent de se regrouper pour faire fonctionner le dispositif. Et d'autres grandes associations comme Espace

* Intervention au séminaire École de l'EPFCL-France, Paris, 1^{er} avril 2010.

1. Compte-rendu dans le *Mensuel*, n° 52, mai 2010.

analytique ou l'ALI (Association lacanienne internationale) ne veulent pas en entendre parler. Pourquoi ? Une des raisons la plus fréquemment avancée par ces groupes est que cette procédure serait dangereuse, pour l'institution en général et pour les analystes et les analyses en particulier. Donc le débat chez les lacaniens est loin d'être tranché et cette division entre pro et anti, nous la trouvons dès le début de la « Proposition sur le psychanalyste de l'École » de Lacan en 1967. À l'époque, les anti quitteront l'EFP et créeront le Quatrième Groupe ².

Et aussi au sein des pro, on a vu que la passe pouvait être dévoyée de ses objectifs initiaux pour être utilisée à des fins purement politiques. Elle servait à promouvoir un membre dans la hiérarchie des pouvoirs institutionnels par la nomination. C'est ce type de pratique qui est à l'origine de la scission à l'ECF et de la naissance des Forums du champ lacanien. On peut donc dire que la passe est une question brûlante, dès son origine, et qu'elle le demeure.

À quoi sert-elle ? On se gausse beaucoup dans les sociétés de l'IPA du principe introduit à l'EFP, toujours en vigueur dans les groupes lacaniens, qui énonce que le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même. C'est une formule très tôt posée et maintenue par Lacan jusqu'à la fin, puisqu'on la retrouve dans cette « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » de 1976, où il affirme de nouveau que « nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire et que Freud n'en a nommé aucun ³ ». Cela signifie que le psychanalysant n'a pas besoin de l'approbation ni de la cooptation de ses pairs pour se dire psychanalyste, comme l'exigent les règles de fonctionnement des sociétés membres de l'IPA qui ne peuvent pas s'appuyer sur la pratique de Freud pour justifier la leur. On y voit là une forme de laxisme, de manque de rigueur, de laisser-faire et d'absence de contrôle sur la dimension didactique de la cure.

Ce que les détracteurs du lacanisme sur ce point de la qualification des psychanalystes ne mesurent pas est l'effort de Lacan,

2. C'est à partir de là que se fera le départ de Piera Aulagnier, François Perrier et Jean-Paul Valabrega de l'EFP de par leur refus de la passe. Quatrième Groupe qui se nomme ainsi parce qu'il est le quatrième groupe analytique à voir le jour après la Société psychanalytique de Paris, l'Association psychanalytique de France et l'École freudienne de Paris.

3. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » (1976), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

jamais relâché, de penser l'expérience analytique jusqu'à sa fin et son obstination jamais démentie à examiner ce qui est requis dans la cure pour que le psychanalysant puisse passer au psychanalyste.

Le dispositif de la passe est le moyen que se donne l'École pour penser et élaborer ce passage. À l'époque, et je pense qu'il doit toujours en être de même dans les sociétés affiliées à l'IPA, la sélection des analystes se faisait, comme Lacan le dit ironiquement⁴, au pèse-personne et *a priori*, sans que jamais ne soit énoncé ce que l'on attendait de l'analyse de l'analyste. La seule exigence était que le candidat se conformât aux standards de la pratique. Donc sur ce point de la terminaison d'une analyse et des conditions requises pour que l'analysant puisse supporter l'acte analytique, c'est motus et bouche cousue dans ces sociétés.

Eh bien ! la passe, ça sert à cela, à penser la psychanalyse, à penser les conditions de l'acte. Ça sert à tout le monde. À celui qui s'y engage et surtout à la communauté d'École. Là est l'enjeu.

La passe interroge le passant sur son désir d'analyste : qu'est-ce qui peut bien le pousser à vouloir occuper cette place de l'analyste ? Mais pour le faire, l'École doit aussi s'interroger sur ce qu'elle attend des témoignages et élaborer une doctrine de la fin de l'analyse, à partir des indications données par Lacan et des résultats de l'expérience de la passe.

Pour chaque membre des cartels de la passe se pose la question de ce qui est attendu du témoignage d'une analyse conduite jusqu'à ce terme de la passe et des critères à partir desquels nous pouvons juger ce passage à l'analyste. On a pu entendre que les textes de Lacan ne nous servaient pas beaucoup dans cette appréciation. Cela supposerait que l'on ne pourrait se fier qu'à sa propre analyse et au terme jusqu'auquel elle a pu être menée, bien que rien ne dise qu'elle ait été conduite jusqu'à ce virage de passe. Il me semble que les différents textes de Lacan sur la passe constituent les points de repère nécessaires à l'évaluation du témoignage, même si leur lecture n'est pas sans soulever des problèmes d'interprétation.

On a beaucoup insisté ces derniers temps sur l'affect de satisfaction, d'une certaine satisfaction comme la marque de la fin de l'analyse. C'est la pointe ultime des élaborations sur la fin de l'analyse,

4. J. Lacan, « Adresse à l'École » (1969), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 293.

qui ne doit pas cependant faire oublier les élaborations antérieures, qui ont jusqu'à présent servi aux différents cartels à se repérer dans les témoignages.

Entre la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » et les textes de cette période où Lacan insistait sur la chute du sujet supposé savoir, et la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », nous avons « L'étourdit », texte dans lequel nous trouvons un long passage sur la fin de l'analyse.

Je vais me focaliser sur ce que dit Lacan à propos des trois dimensions de l'impossible, situées pour l'une dans le sexe, pour l'autre dans le sens et pour la dernière dans la signification. Je ne prétends pas parvenir à tout élucider de ce qu'il nous dit sur la question, ayant déjà buté sur ce passage, mais ce séminaire me donne l'occasion d'y revenir afin de poursuivre la discussion sur le thème du réel après la passe. C'est un petit défi que je me suis lancé. Ce réel après la passe, je l'aborde sous l'angle des rapports du sujet analysé au réel.

Alors, comme toujours, il faut préciser de quel réel nous parlons. Dans ce texte, il s'agit du réel dans sa dimension d'impossible logique. C'est ce que Lacan rappelle en introduction, quand il dit que c'est de la logique que le discours analytique touche au réel, à le rencontrer comme impossible. Et ce réel, il le nomme : il n'y a pas de rapport sexuel.

Cet impossible du rapport de l'homme et de la femme au niveau de leur jouissance est théorisé par Lacan, mais il procède du dire de Freud. Ce dire, précise-t-il, s'infère à partir de la logique du dit de l'inconscient découvert par Freud. Quel est ce dit de l'inconscient mis au jour par Freud ? Il n'y a pas, au niveau de l'inconscient, d'autre jouissance que phallique, il n'y a que la jouissance marquée par la castration.

Ce réel de l'inconscient, le sujet le rencontre-t-il ? C'était l'objet d'une discussion de notre dernière soirée. C'est une question importante puisque sa réponse oriente les attentes du cartel de la passe. Je crois que la thèse de Lacan est que le réel de l'inconscient ne s'atteint pas. En revanche, le sujet, grâce au discours analytique dans lequel il est entré comme analysant, peut par l'ensemble de ses dits serrer cet impossible. Autrement dit, le réel ne peut que se cerner. Mais pour cela, il y faut une condition située du côté de l'analyste, il faut que

l'analyste soit ouvert au dire de Freud, sans quoi il n'y a pas de formation de l'analyste. C'est, je pense, le sens de l'affirmation de Lacan quand il écrit qu'« il n'y a pas de formation de l'analyste concevable hors du maintien de ce dire ⁵ ». C'est une thèse radicale qui implique que, là où d'autres discours barrent le dire de Freud sur le non-rapport, il n'y a pas de formation de l'analyste possible. Sont ici visées les sociétés de l'IPA.

Affirmer que c'est de la logique que le discours analytique touche au réel à le rencontrer comme impossible appelle évidemment à faire des références à la logique. C'est pour cette raison que Lacan use de la logique pour supporter ce qui se démontre dans l'analyse.

On peut résumer sa thèse : le réel n'a pas d'autre attestation que l'impossible qui s'affirme dans les impasses de la logique. Autrement dit, dans l'analyse, le réel est cerné par l'impossible des dits de l'analysant et c'est pour cette raison que, lorsque Lacan parle des trois dimensions de l'impossible, il l'écrit en deux mots : dit-mention. C'est la mention du dit qui signale l'impossible.

Dans le discours mathématique, il en va cependant autrement. C'est au niveau du dire que se situe le réel. Voyez ce qu'il écrit : « La place du dire est en effet l'analogue dans le discours mathématique de ce réel que d'autres discours serrent de l'impossible de leurs dits ⁶. » Cette affirmation du réel situé au niveau du dire du mathématicien rend compte de l'importance qu'il donne aux dits de Cantor et de Gödel, qui, tous les deux, ont produit un dire nouveau à partir d'impasses logiciennes.

Ces quelques considérations sur le réel introduisent à la question de ce soir sur la formation du psychanalyste et de ce à quoi doit atteindre une fin d'analyse.

Dans ce texte, Lacan développe sa théorisation de la fin dans plusieurs directions. Je n'insisterai pas sur les considérations concernant l'objet *a*, ni sur le deuil de l'objet représenté par l'analyste, mais sur ce qu'il dit rester, une fois ce deuil achevé. Il reste, dit-il, « le stable de la mise à plat du phallus, [...] où l'analyse trouve sa fin ⁷ », mise à plat qui assure son sujet du savoir, et il énumère les trois

5. J. Lacan, « L'étourdit » (1972), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 454.

6. *Ibid.*, p. 476.

7. *Ibid.*, p. 487.

dimensions de l'impossible qui s'étendent dans trois registres : celui du sexe, celui du sens et celui de la signification.

Que faut-il entendre par la mise à plat du phallus ? Ce phallus, Lacan lui attribue dans ce texte une fonction : le phallus, l'organe mâle passé au signifiant dans le discours analytique, à la différence de l'organe femelle qui n'y passe pas, est ce qui creuse la place d'où prend effet pour le parlant l'inexistence du rapport ⁸. Quel est cet effet, pour le parlant, de l'inexistence du rapport qui part de la place évidée par le phallus ? Je pense qu'il est situable dans la dialectique de l'être ou avoir le phallus, qui fait que chacun, qu'il soit homme ou femme, s'inscrit dans la fonction phallique. Fonction qu'il nous dit être celle qui supplée au rapport sexuel ⁹.

Car le pas de rapport sexuel n'implique pas l'absence de rapport au sexe, bien au contraire, et c'est ce que la castration démontre, dit Lacan : ce rapport au sexe n'est pas distinct en chaque moitié, moitié de l'humanité qui se répartit en moitié homme et moitié femme. « Tout sujet s'inscrit dans la fonction phallique pour parer à l'absence du rapport sexuel ¹⁰. »

Donc, la mise à plat du phallus, que j'entends comme la résolution de ce vouloir l'être ou vouloir l'avoir, eh bien ! cette mise à plat ouvre à l'aperçu du non-rapport à quoi la fonction phallique remédie. Mais ce savoir sur l'existence d'un réel de l'inconscient n'est acquis que par la reconnaissance de l'impossible langagier tel qu'il se déploie dans les trois registres cités. C'est l'aperçu d'un impossible dans la structure du langage puisque « la structure, c'est le réel qui se fait jour dans le langage ¹¹. »

Alors, trois dimensions à cet impossible.

La première : dans le sexe. Lacan nous dit que, tout discours étant fondé sur ce que le langage y apporte d'impossible, à savoir le rapport sexuel, cela a des conséquences sur le dialogue entre les sexes. Ce dialogue est interdit, c'est-à-dire qu'il est impossible. Donc pas de parole qui tienne entre un sexe et l'autre, et même au niveau où l'on pourrait penser ce dialogue possible avec la parole d'amour.

8. *Ibid.*, p. 457.

9. *Ibid.*, p. 458.

10. *Ibid.*, p. 459

11. *Ibid.*, p. 476.

Comme il le dit dans *Encore*¹², « parler d'amour est en soi une jouissance », parce que la parole d'amour ne s'adresse pas à l'Autre mais participe du fantasme et de la jouissance de l'objet *a*.

Pas de rapport sexuel, pas de dialogue entre les sexes, que reste-il pour assurer le couple ? Cliniquement, ce pas de dialogue entre les sexes s'illustre de la demande jamais comblée de la parole d'amour qui est toujours trompeuse.

À ce pas de dialogue entre les sexes s'ajoutent aussi des inconvénients pour le dialogue à l'intérieur de chaque sexe. Même à l'intérieur d'une même moitié, moitié de l'humanité, le sujet n'échappe pas à la solitude. Dans « ...Ou pire », Lacan dira que « ce pas-de-dialogue a sa limite dans l'interprétation, par où s'assure comme pour le nombre le réel¹³ ».

Deuxième dimension de l'impossible : au niveau du sens. Ne faudrait-il pas préciser sens sexuel ? Voilà ce qu'il en dit : « Rien ne saurait se dire "sérieusement" (soit pour former de série limite) qu'à prendre sens de l'ordre comique, – à quoi pas de sublime (voir Dante là encore) qui ne fasse révérence. » Cette phrase pourrait, je pense, nécessiter de très longs développements, car il est vraisemblable qu'elle est soutenue par de nombreuses références.

D'abord il y est question de l'amour par la référence à Dante et sa Béatrice, objet de son amour, dont il nous dit dans *Télévision* qu'il n'en a obtenu que trois fois rien, un battement de paupière d'où choit le regard, objet dont il se contente. Le comique de l'affaire, c'est Dante le poète qui nous le fait apercevoir en vendant la mèche de l'impossible de l'amour, de l'amour tel que la philosophie classique ainsi que Freud le concevaient. À savoir faire du un, le un de l'union fusionnelle, avec du deux. Ce que Dante nous montre simplement, c'est que l'homme n'a affaire qu'à l'objet de son fantasme et non pas au corps de l'Autre.

C'est une lecture d'une partie de la phrase et je fais l'hypothèse qu'elle se complète d'une autre, sur la piste de laquelle, je pense, nous mène une phrase que je prélève dans *Encore*, non pas au hasard, car elle se situe dans le même contexte que celui du rapport de Dante à son objet et qui énonce que « ce dont il s'agit, c'est que

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 77.

13. J. Lacan, « ... Ou pire » (1972), dans *Autres écrits*, op. cit., p. 551.

l'amour soit impossible, et que le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens, ce qui ne diminue en rien l'intérêt que nous devons avoir pour l'Autre ¹⁴ ».

Là, je crois légitime de convoquer ce que Lacan avance du dire de Cantor avec le transfini et de l'inaccessibilité qui commence au deux en référence à un article de Gödel ¹⁵ sur l'hypothèse du continu de Cantor ¹⁶. Légitime parce qu'il y a plusieurs références dans ce texte sur le transfini et l'inaccessible et par sa parenthèse sur ce qui fait limite à la série.

Gödel, dans ce texte, parle de l'inaccessibilité du 2 par comparaison à l'inaccessible de l'infini de Cantor. Colette Soler a déjà fait un développement sur ce thème dans son cours de cette année. Je n'en reprendrai que le cœur et j'y ajouterai quelques compléments.

Il y a déjà un premier inaccessible, qui est l'infini dit actuel de Cantor, noté \aleph_0 qui est la notation de l'ensemble des nombres entiers par exemple. Il est dit inaccessible, car, quelles que soient les opérations d'addition, de multiplication, d'exponentiation que vous ferez sur un nombre fini de nombres inférieurs à cet infini, vous ne l'atteindrez pas. Si on prend la suite des nombres entiers, quelles que soient les opérations d'addition ou de multiplication réalisées sur un nombre fini de ces entiers, jamais on n'atteindra l'infini cantorien. Ce qui n'est pas le cas pour les transfinis qui suivent \aleph_0 , \aleph_1 ... qui sont accessibles car ils se construisent par passage à l'ensemble des parties du transfini inférieur.

Et Gödel compare les opérations sur les transfinis à ce qui se passe dans le fini, où les nombres finis sont accessibles à partir d'opérations faites sur des nombres inférieurs. Par exemple, vous pouvez obtenir le nombre 3 en additionnant 1 et 2. Mais 2 ne peut s'obtenir avec 0 et 1, donc 2 est inaccessible à partir de 0 et 1. Seuls 0 et 2 sont accessibles dans le fini, alors que tous les autres entiers le sont, y compris 1 qui peut être obtenu à partir de 0. Donc le 2 a la

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 81.

15. K. Gödel, « What is Cantor's continuum problem » (1947), traduit par J. Largeault dans *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, Paris, Vrin, coll. « Mathesis », 1992.

16. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 477 : « Car ce qui se profère du dire de Cantor, c'est que la suite des nombres ne représente rien d'autre dans le transfini que l'inaccessibilité qui commence au deux, par quoi d'eux se constitue l'énumérable à l'infini. »

même structure d'inaccessibilité dans le fini que l'inaccessibilité de l'infini cantorien \aleph_0 .

On peut donc dire que le non-rapport sexuel renvoie à cette structure de l'inaccessibilité du 2 puisque avec du 1 on ne fait pas du 2. Voilà comment on peut entendre que le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens puisque à partir du 1 il n'y a pas de 2 accessible pour faire rapport. Lacan le formule autrement quand il dit que si le discours analytique indique que le sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite et qu'il n'y a pas de dernier mot¹⁷. Cela peut se dire plus simplement : en matière de rapport au sexe, de mode de jouissance sexuelle, il n'y en a pas un qui prenne le pas sur un autre. Autrement dit, il n'y a pas une modalité de jouissance sexuelle qui soit le dernier mot de l'affaire. Elle le serait si elle pouvait être dite la bonne, la vraie ou la normale, mais c'est impossible.

Donc l'amour est impossible dans le sens qu'avec du 2 on ne fait pas du 1 et le non-rapport proscrit qu'avec du 1 on puisse faire du 2. Cependant, comme Lacan le précise, l'Autre du sexe garde, doit garder tout son intérêt pour nous. On comprend mieux sa critique de Simone de Beauvoir et de son *Deuxième Sexe*. Pour Lacan, on ne peut pas compter un premier sexe puis un deuxième, sa répartition des sexes se faisant en tout phallique et partout phallique.

Cet intérêt que nous devons garder pour l'Autre sexe me fournit la transition pour aborder le troisième impossible, celui que Lacan situe au niveau de la signification. Voilà ce qu'il en dit : l'insulte, si elle s'avère être du dialogue, le premier mot comme le dernier, le jugement de même, jusqu'au « dernier », reste fantasme, et, pour le dire, ne touche au réel qu'à perdre toute signification.

Il est assez fréquent que l'on n'extrait de cette phrase que son début et sa fin pour dire que l'insulte ne touche au réel qu'à perdre toute signification. Je ne sais pas si on peut la généraliser en la sortant de son contexte. Ici, nous nous situons dans le contexte du non-rapport sexuel et des relations entre hommes et femmes. D'ailleurs, dire de l'insulte qu'elle est le premier mot comme le dernier du dialogue renvoie au dialogue interdit entre les sexes. Pas de dialogue donc, sauf avec l'insulte, c'est comme cela que je comprends cette

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 74.

caractéristique de l'insulte d'être le premier comme le dernier mot du dialogue. Et maintenant, en quoi touche-t-elle au réel ?

Je pense que dans ce registre de la signification Lacan s'appuie sur le dire de Gödel¹⁸ à propos de l'indécidable pour motiver son affirmation de l'impossibilité de dire vrai du réel¹⁹ formulé dans ce même texte.

Impossibilité de dire vrai du réel, mais l'insulte y touche. N'oublions pas que nous nous situons dans le dialogue entre les sexes. Mon hypothèse est que l'insulte en question est celle qui s'adresse aux femmes. Pour différencier la femme, dit Lacan dans *Encore*²⁰, on la diffame. Avec l'insulte, c'est la part Autre de la femme qui est visée, la jouissance Autre, inaccessible au symbolique. Lacan parle de l'Autre réel. Ce réel que l'insulte touche est l'Autre féminin. Elle ne le fait qu'à perdre toute signification. Est-ce à perdre toute signification phallique ou à ne plus vouloir rien dire que l'insulte touche au réel de l'Autre sexe ? Je laisse la question en suspens.

Alors, de tout cela, nous dit Lacan, l'analysé saura se faire une conduite, et il y en a des tas, précise-t-il. On peut aussi ajouter que de tout cela, il pourra témoigner dans la passe, pas forcément de l'ensemble mais d'une partie au moins. C'est aussi à l'analysé que revient la charge du choix de la conduite et de plus ce choix n'est pas programmable, il y en a des tas possibles. Donc pas de choix imposé, ni suggéré, ni de conduite érigée en modèle. Sinon, on se demanderait en vertu de quel principe, sauf à promouvoir des standards, des « standards de vie dont primeraient des sujets dans leur existence²¹ ».

Se faire une conduite indique aussi la dynamique d'un changement de la conduite entre l'entrée en analyse et la fin de l'analyse. Dans la passe, on attend du passant qu'il fasse état d'un changement de cette confrontation avec le réel comme impossible. Au début de l'analyse le sujet se plaint, il subit le réel qui s'impose à lui et il

18. L'indécidabilité de Gödel s'énonce dans son deuxième théorème d'incomplétude, que je résume simplement : dans tout système formel consistant (non-contradiction), il existe des propositions indécidables, c'est-à-dire des propositions pour lesquelles on ne peut pas démontrer qu'elles soient vraies ou fausses.

19. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 481.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 79.

21. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 478.

l'exprime sous la forme de l'impuissance. L'impuissance qui s'énonce d'un « je n'y arrive pas » se décline de bien des manières pour un sujet. À la fin, ce réel, il ne le subit plus au sens d'en pâtir mais il s'en accommode.

C'est de cette trajectoire que le passant peut témoigner, trajectoire qui dans l'analyse, comme Lacan le dit dans « ...Ou pire », élève l'impuissance (celle qui rend compte du fantasme) à l'impossibilité logique (celle qui incarne le réel).